

« La Syrie est un pays où l'on ne dort pas »

Le 27 janvier, Mohamed Alchoomali et Mohamed Al Abdo, deux réfugiés de nationalité syrienne sont venus témoigner de leur exil lors d'une soirée organisée par le CLAE et l'APPA. Morceaux choisis.

Quelles sont les raisons de votre départ ?

Mohamed Alchoomali : Je viens du Sud de la Syrie, là où ont commencé les manifestations. Lors des Printemps arabes, nous avons pensé, que comme nos voisins Tunisiens, Lybiens,... nous pouvions demander la liberté. Nous pensions naïvement que si chacun sortait de chez soi pour la demander, Assad partirait. Alors qu'au 21^e Siècle, pratiquement tout le monde peut jouir de la liberté, on pouvait parler sans peur. Et puis le sang a été versé et plus rien ne pouvait plus arrêter le massacre. J'ai reçu une lettre du Gouvernement comme quoi je devais rejoindre l'armée. Je ne voulais pas. Je ne voulais pas tuer des gens. Je ne voulais pas non plus rejoindre les rangs des « rebelles ». Je suis parti pour me protéger et pour pouvoir aider ma famille. Je suis allé en Turquie, puis j'ai marché jusqu'en Grèce avec des amis. Cela a pris six nuits. Nous avons aussi passé la Macédoine, la Serbie... Je suis arrivé ici en 2012. Je ne connaissais pas le Luxembourg. En Hongrie, nous avons contacté des personnes pour nous faire passer au Canada. Ils ont dit qu'au Luxembourg, il y avait un port international avec des bateaux en partance pour le Canada. Ils nous ont laissés à la gare de Luxembourg en nous disant que la mer n'était qu'à 30 minutes de marche !

Mohamed Al Abdo : Moi je viens du Nord de la Syrie. J'ai 55 ans. J'ai étudié à l'étranger puis je suis allé vivre au Liban. Cinq ans avant la guerre, je suis revenu vivre en Syrie. En 2011, nous voulions défendre nos droits, demander la parole. Ce n'était pas une guerre pour nous entretuer, mais pour demander le droit de vivre comme chaque personne qui est sur terre. Pendant une année, c'était une manifestation

sans arme. Mais le Gouvernement y a répondu de manière déplacée et les gens ont pris les armes pour se défendre. Notre région était vraiment négligée par le Gouvernement, c'est pour cela que les gens se sont révoltés pour demander leurs droits. Ensuite, les islamistes se sont mêlés au conflit. Ils ne respectaient ni le peuple ni le « pouvoir ». C'est à cette époque que j'ai été obligé de quitter mon pays. J'avais des idées libérales. Je suis également passé par la Turquie, mais contrairement à Mohamed, je n'ai pas traversé la terre mais la mer. Vous avez pu voir à la télévision les conditions difficiles pour cette traversée, qui fait de nombreux morts. Ensuite, je suis passé par la Macédoine, la Croatie, l'Autriche, l'Allemagne, pour arriver au Luxembourg. Ici, les gens nous ont vraiment aidés, nous ont tout proposé. J'avais déjà visité le Luxembourg auparavant. C'est ici que je voulais vivre, parce qu'un petit pays entouré de trois grand pays qui arrive à s'assurer lui-même m'apportera cette assurance.

Vous êtes passés par la Turquie puis une partie de l'Europe. Nous avons en tête ces images des frontières qui se sont fermées pour contrer le passage des réfugiés. Comment s'est déroulé votre exil ?

M. Al Abdo : Pour ceux qui sont partis ces derniers temps, les conditions n'étaient pas les mêmes. Il y a un accord entre la Turquie et l'Union Européenne et beaucoup d'associations, surtout en Grèce, proposaient de l'aide, notamment au niveau du transport. J'ai été bien accueilli dans les différents pays que j'ai traversés.

M. Alchoomali : Pour moi, cela a été plus difficile, parce qu'effectivement toutes les frontières étaient fermées. Je n'oublierai jamais les six jours où j'ai marché entre la Turquie et la Grèce. Mes pieds avaient terriblement gonflé. Nous n'avons reçu de l'aide de personne, mais nous avons décidé d'aller jusqu'au bout de notre chemin. Cela a été très difficile de passer la

Macédoine. La police nous a attrapés et frappés. Nous avons réessayé le lendemain, marché plusieurs kilomètres, mais à nouveau nous avons été arrêtés par la police. Le passage de la Serbie a été plus facile. Ils nous ont donné des papiers comme quoi nous pouvions rester 24h sur le territoire. Physiquement aussi, cela a été difficile. Nous n'avions pas d'argent, rien à manger. Nous avons passé trois jours en forêt avec juste un petit pain, à manger des baies et boire l'eau que l'on trouvait. Arriver à Luxembourg a été comme un miracle.

Comment se sont déroulés l'arrivée, les premiers temps au Luxembourg ?

M. Alchoomali : J'ai seulement pensé que j'étais enfin en sécurité. C'était le plus important. Ensuite, apprendre le français, les règles de la vie ici. Il y a vraiment beaucoup de différences entre la façon de vivre européenne et dans les pays du Moyen-Orient.

M. Al Abdo : J'étais habitué à entendre le son des avions qui volent. J'étais médecin, je travaillais dans un hôpital qui a été bombardé deux fois. La première fois que j'ai entendu un avion au Luxembourg, je me suis immédiatement couché par terre. Il faut que vous ayez une idée de la différence entre la vie là-bas et la vie ici. Je crois que le plus important pour un être humain n'est pas de savoir ce que l'on va manger ou boire, où l'on va dormir, mais la sécurité. On avait perdu cette sécurité. On vivait sous les bombardements, entre les passages des chars. La première semaine de mon arrivée au Luxembourg, j'ai dormi chaque jour vingt heures. La Syrie est un pays où l'on ne dort pas. Les débuts de la vie ici ont été difficiles, mais l'on s'habitue. Et on est toujours en contact avec ce qui se passe en Syrie. Cette situation nous rend tristes, car même si nous sommes en sécurité, ce n'est pas le cas de toutes les personnes, nos proches, qui y sont encore.

Vous avez tous les deux reçus le statut de réfugié au Luxembourg. Comment envisagez-vous l'avenir ?

M. Alchoomali : J'avais le rêve en Syrie d'ouvrir mon magasin. Je suis couturier pour la mode féminine. J'aime également beaucoup cuisiner. A Damas, j'ai ouvert un petit restaurant, mais j'ai tout perdu lorsque la guerre a débuté. J'ai commencé une formation à la Chambre de commerce pour pouvoir ouvrir un restaurant oriental. Je m'engage aussi dans la vie associative à travers l'association Letz Sy connections, qui organise des activités d'échanges culturels entre les Syriens et les autres résidents.

M. Al Abdo : Je n'ai reçu le statut qu'il y a deux mois. Je ne sais pas encore où je vais, mais j'ai le projet de rendre à ce pays tout ce qu'il m'a offert. Ce n'est pas facile ici d'exercer mon métier de médecin. Le processus de reconnaissance de diplôme est très long. Je vais certainement m'orienter vers l'ouverture d'un commerce.

La Syrie est un pays détruit, divisé...

M. Al Abdo : Même si la guerre s'arrête aujourd'hui, la situation restera difficile des dizaines d'années. La reconstruction prendra du temps. Au niveau politique, ce n'est pas juste une guerre syrienne, c'est une guerre mondiale. De nombreux pays interviennent, mais jusqu'à présent sans résultat. Et on ne connaît pas toujours les desseins de ces interventions. Tant que cette guerre ne s'arrête pas, les Syriens ne pourront pas se parler, surtout que de nouveaux problèmes internes surgissent, des factions à la base pro-gouvernementales changeant de camp. Tout le monde vit dans la crainte, personne ne sait de quel parti est le voisin.

M. Alchoomali : Mon père était général. Au début des hostilités, il a reçu un papier pour rejoindre l'armée. Il avait 68 ans, il a refusé. Il a envoyé mes frères et sœurs au Liban et en Turquie. La situation est tellement complexe que personne ne peut savoir ce qui se passe exactement. J'espère que les générations qui viennent arriveront à reconstruire la Syrie.

Propos recueillis
par Kristel Pairoux